



L'énonciation problématisante : en dialogue avec *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère

Alain Rabatel

Number 6, September 2016

Polyphonies : voix et valeurs du discours littéraire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037502ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037502ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'études françaises, Université de Toronto

ISSN

1925-5357 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rabatel, A. (2016). L'énonciation problématisante : en dialogue avec *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère. *Arborescences*, (6), 13–38.
<https://doi.org/10.7202/1037502ar>

Article abstract

The paper first examines the notions of polyphony and dialogism from the perspective of the relations between voices and points of view, based first on the distinction between the speaker, source of the voice, and the enunciator, source of the points of view. In a second phase, rather than considering these relations as a conflict between voices and points of view, the paper proposes a peaceful analysis of these hybridizations within the framework of empathic relations, representative of Emmanuel Carrère's novel *The Kingdom (Le Royaume)*. It emphasizes in particular the multiplication and the complementarity of perspectives in order to conceptualize complexity. Finally, the paper explains how it is possible, based on the notion of problematizing enunciation, to confront and articulate partial truths without giving in to relativism or sectarianism, and without underestimating the role of values.

SOMMAIRE

- 01 Francis Langevin et Raphaël Baroni.
University of British Columbia et Université de Lausanne
Introduction
- 13 Alain Rabatel. *Université de Lyon 1*
L'énonciation problématisante : en dialogue avec
Le Royaume d'Emmanuel Carrère
- 39 Émilie Goin. *Université du Luxembourg*
Analyse d'un discours d'action collective mis en récit.
L'Anarchie dans *Les Cloches de Bâle* d'Aragon
- 54 David Bélanger. *Université du Québec à Montréal*
En contre-jour : la représentation évanescence de l'écrivain
dans le roman québécois contemporain
- 72 Raphaël Baroni. *Université de Lausanne*
Comment débusquer la voix d'un auteur dans sa fiction ?
Une étude de quelques provocations de Michel Houellebecq
- 94 Liesbeth Korthals Altes. *Rijksuniversiteit Groningen*
Actes de cadrage, narratologie et herméneutique – à propos de
l'indétermination énonciative dans *Sujet Angot* de Christine Angot
- 121 Marion Sauvaire et Érick Falardeau. *Université Laval*
Susciter le moment critique. De l'investissement de ressources axiologiques
- 148 Frank Wagner. *Université Rennes 2*
Quand le narrateur boit(e)... (Réflexions sur le narrateur non fiable
et/ou indigne de confiance)

L'énonciation problématisante : en dialogue avec Le Royaume d'Emmanuel Carrère

Alain Rabatel. *Université de Lyon 1*

Résumé

Cet article aborde la question de la polyphonie et du dialogisme à partir du prisme des relations entre voix et points de vue, qui reposent en premier lieu sur la distinction entre le locuteur, source de la voix, et l'énonciateur, source des points de vue. Dans un deuxième temps, plutôt que d'envisager ces relations sous l'angle d'une sorte de guerre des voix et des points de vue, l'article propose une étude de ces hybridations toute pacifique, dans le cadre de relations empathiques, caractéristiques du roman d'Emmanuel Carrère Le Royaume. Il met notamment l'accent sur la multiplication et la complémentarité des perspectives pour penser le complexe. Enfin, dans un troisième temps, l'article montre comment, à partir de la notion d'énonciation problématisante, il est possible de confronter et d'articuler des vérités partielles sans céder au relativisme ni au sectarisme, et sans minorer le rôle des valeurs.

La question de la polyphonie et du dialogisme dans la langue, d'abord, dans les romans, ensuite, ne concerne pas que la typologie ou la taxinomie des discours représentés,¹ l'hétérogénéité constitutive ou montrée (Authier-Revuz 1995), elle a aussi trait aux rapports entre les voix et/ou les points de vue d'une part (Rabatel 1998, 2008), entre les points de vue et les valeurs, la vérité de ce qui s'y exprime, d'autre part. Il est bien sûr possible d'envisager ces relations sous l'angle d'une sorte de « belligérance entre perspectives du narrateur et du personnage » (Rabatel 2000), d'une « guerre des voix » (Baroni 2014). Mais il est tout aussi intéressant de mettre l'accent sur la multiplication et la complémentarité des perspectives pour penser le complexe, d'appréhender le rapport des points de vue à la vérité et aux valeurs d'une façon qui confronte et articule des vérités partielles sans céder au relativisme ni au sectarisme. Telle est la leçon qu'offre la lecture du *Royaume*, d'Emmanuel Carrère, dans la mesure où l'œuvre fait dialoguer des points de vue divers, tout en refusant de tomber dans un double écueil : celui de réduire la diversité des points de vue en privilégiant de façon sectaire une certitude ou celui de considérer que toutes les opinions se valent, la vérité étant inaccessible (Rabatel 2013). À cette fin, je définirai d'abord les notions de

¹ Pour bien des raisons, énonciatives et pragmatiques, je préfère parler de discours représentés que de discours rapportés : voir Rabatel 2008 : 349-359, 420-423.

locuteur et d'énonciateur, qui me semblent précieuses pour penser le dialogisme, et, dans ce cadre, le phénomène d'empathie. J'essaierai ensuite de montrer comment *Le Royaume* met en scène des points de vue qui ne cessent d'interroger leur pertinence, cherchant davantage à problématiser des questions qu'à apporter des réponses définitives, tout en étant malgré tout préoccupé par la question d'approcher la vérité des individus. Dans un troisième temps, j'essaierai de rendre compte de la façon dont l'auteur pose la question de la vérité et, surtout, de son partage. Je considère en effet que le but de l'analyse énonciative, lorsqu'elle est confrontée à un texte particulier, n'est pas de repérer des voix, des points de vue pour les étiqueter, au risque de les dissocier, mais de comprendre ce qui se joue dans la scénographie des voix et des points de vue, l'analyse énonciative gagnant à être prolongée par une appréhension herméneutique soucieuse d'un vrai et d'un bien communs.

1. Les concepts de l'énonciation problématisante

1.1. Locuteurs et énonciateurs, voix et points de vue

Les relations entre les voix (polyphonie), entre les voix et les points de vue (dialogisme) sont éminemment complexes sur le plan théorique (Rabatel 2008 : 361-380), et je suis convaincu depuis longtemps qu'elles ne peuvent valablement être appréhendées que sur la base de la distinction entre le locuteur, source de la voix, et l'énonciateur, source du point de vue (la notion, telle qu'elle est définie ci-dessous, sera désormais désignée « PDV »). Le *locuteur* est l'instance première qui produit matériellement les énoncés, source d'une voix matérielle, sensorielle, proférée ou écrite. L'*énonciateur* correspond aux points de vue (Rabatel 2012 : 25-26) – ou aux positions énonciatives (Culioli 2002) – qu'adopte le locuteur, dans son discours, pour envisager les faits, les notions, sous tel ou tel angle. De la sorte, l'énonciateur est défini comme l'instance aux points de vue, ces derniers correspondant à une prédication qui porte sur un quelconque objet de discours, et ne se contente pas de le dénoter, mais renseigne aussi sur la façon dont l'énonciateur conçoit, envisage cet objet (bref, son point de vue sur l'objet), et ce, indépendamment du fait que ce dernier exprime une opinion explicite (Rabatel 2008 : 56-79). Mais, bien sûr, le PDV n'est que plus net si l'énonciateur premier exprime une opinion explicite, comme en (1). Mais, avant d'analyser le premier des exemples extraits du *Royaume*, quelques mots tout d'abord pour que le lecteur situe l'ouvrage. *Le Royaume* fait le récit des premiers temps de la chrétienté, vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère. L'œuvre foisonne de personnages, mais les deux principaux sont l'évangéliste Luc et l'apôtre Paul, ce dernier jouant un rôle majeur dans la lente émergence d'une religion universelle. L'auteur raconte cette histoire en première personne, en

adoptant une posture qui associe celles de l'historien et du romancier, afin de comprendre les fidélités simultanées et cependant contradictoires de Luc envers les juifs qui ont accompagné Jésus et Paul. L'auteur cherche aussi à comprendre celui qu'il a été autrefois, il y a vingt-cinq ans de cela : un croyant parfois excessif, si proche de ses personnages, si différent de celui qu'il est devenu. Et, dans les deux cas, il cherche toujours à comprendre en se mettant autant que possible à la place des autres.

J'en viens à présent à l'exemple (1) :

(1) Transposons, scénarisons, n'ayons pas peur d'enfoncer le clou. Calypso, qui est le prototype de la blonde, celle que tous les hommes voudraient se faire, mais pas forcément épouser, celle qui ouvre le gaz ou avale des cachets pendant le réveillon que son amant fête en famille, Calypso a pour retenir Ulysse un atout plus puissant que ses pleurs, que sa tendresse, et même que la toison bouclée entre ses jambes. Elle est en mesure de lui offrir ce dont tout le monde rêve. Quoi ? L'éternité. Rien de moins. (Carrère, *Le Royaume* : 292)

« Carrère » (avec des guillemets, pour distinguer l'instance interne de production du *Royaume* – à la source de l'image d'auteur construite dans et par le texte² – de la personne publique d'Emmanuel Carrère) revendique la « transposition » ou la « scénarisation » de l'épisode de Calypso, qui lui servira à faire comprendre le pouvoir d'attraction que la notion d'absolu suscite en Luc, le personnage central du *Royaume*. Pour ce faire, il fait allusion à l'épisode célèbre dans l'antiquité grecque, et donc pour Luc, pétri de culture gréco-romaine, d'Ulysse chez Calypso, cette dernière représentant une sorte d'absolu, certes païen, mais qui sert d'étalon de référence pour comprendre une autre sorte d'absolu, d'inspiration chrétienne, qui sera développée plus complètement dans les exemples (2), (3) et, surtout, (6). Évoquer sous une forme racoleuse la nymphe comme une sorte d'« incarnation par anticipation » de Marilyn Monroe est une concession à la sous-culture médiatique actuelle, pour mieux faire comprendre, par contraste, le pouvoir d'attraction de Calypso, plus grand que sa beauté ou son sex-appeal : l'éternité. Ce récit est fondateur, comme l'auteur s'en explique juste après l'exemple (1), en s'appuyant sur les commentaires de Jean-Pierre Vernant et de Luc Ferry : le refus d'Ulysse de céder à Calypso en échange de l'éternité est « le dernier mot de la sagesse antique, et peut-être de la sagesse tout court », exprimant la conviction que « la vie d'homme vaut mieux que celle de dieu, pour la simple raison que c'est la vraie », et, subséquemment, que « l'éternité n'est pas désirable parce qu'elle ne fait pas partie de notre lot » (Carrère, *Le*

² Voir aussi l'« auteur textuel » de Diaz 2007.

Royaume : 292). En cela, l'épisode permet, par contraste, de faire comprendre la force séductrice que l'absolu a pu exercer sur Luc comme sur l'auteur, vingt-cinq ans auparavant, et, tout autant, le caractère bien peu sage et rationnel de ceux qui sont attirés par la « folie de la Croix ».

En principe, l'énonciateur premier en syncrétisme avec le locuteur premier (L1/E1, ici le narrateur) prend directement en charge les PDV qu'il juge vrais et qu'il exprime en son nom propre, ou peut imputer ces PDV à des énonciateurs internes, seconds (e2), individuels ou collectifs, comme c'est le cas ici pour le point de vue stéréotypé « de tous les hommes » sur Calypso. De ce fait, ces PDV internes sont eux-mêmes censés être « pris en charge » par ces e2 – même si c'est de façon implicite, ce pourquoi on réserve l'expression de quasi-prise en charge pour les énonciateurs seconds – ; dans un deuxième temps, L1/E1 précise s'il valide, réfute ou se contente de prendre en compte dans son propre discours les points de vue de ces énonciateurs seconds. Dans l'exemple (1), et dans le commentaire des philosophes ou historiens, quelle est donc la position du locuteur/énonciateur premier (le narrateur, proche de l'écrivain, dans le cadre de ce récit en première personne) par rapport au point de vue doxique des hommes sur Calypso et par rapport à celui des philosophes sur le sens de l'événement ? Selon une première hypothèse, « Carrère » n'est pas l'énonciateur du point de vue qui réduit la nymphe à un objet sexuel superlatif, il n'est que le locuteur qui rapporterait ce point de vue doxique, et partagerait pleinement, en tant qu'énonciateur, en revanche, le point de vue de Vernant ou Ferry. Cette hypothèse n'est pas fautive, elle est cependant incomplète. En effet, selon une hypothèse complémentaire, « Carrère », s'il ne reprend pas à son compte ce point de vue réducteur sur Calypso, assume néanmoins le fait de l'utiliser pour faire entendre, par contraste, que Calypso, à côté de ce pouvoir énorme que lui prêtent les hommes ordinaires, possède un pouvoir bien plus important (que les philosophes ont bien compris), celui d'inciter l'homme à abdiquer son humanité parce qu'elle lui fait croire que c'est le prix pour accéder à l'éternité. Les deux hypothèses sont pertinentes, et l'on sent que, si l'on supprimait l'une des deux, on manquerait quelque chose de l'humaine condition. C'est en cela que l'énonciation est ici problématisante : L1/E1 prend au sérieux l'attraction des hommes pour ce qui est séduisant, désirable, tout comme il prend au sérieux l'effort des philosophes pour penser l'attraction de l'absolu (fût-ce sous la forme du désir) comme le choix d'une voie moyenne plus conforme à la nature humaine. L'analyse de la position du narrateur par rapport aux deux points de vue est complexe parce qu'ici, il n'y a pas de marque explicite d'accord ou de désaccord, il n'y a qu'une consonance ou une dissonance implicites. Il faut alors s'appuyer soit sur le co-texte, soit sur la connaissance de l'auteur, pour pouvoir étayer ses hypothèses – ce que je vais faire grâce aux exemples (2) et (3), ci-après.

1.2. Points de vue et empathie

Je ne développerai pas davantage l'analyse de cet exemple décontextualisé ni ne m'attarderai sur l'intrication des voix dans le cadre des discours représentés (incluant jusqu'aux reformulations ou reprises). Je préfère mettre l'accent plutôt sur l'entrelacement des points de vue dans une même voix et sur le tissage des points de vue grâce auquel le sujet parlant construit son rapport au monde, aux autres, à la langue, à la culture, selon une conception large de l'altérité, qui ne se réduit pas aux autres *que* soi, mais intègre l'altérité en soi (les autres *de* soi). Une telle ouverture à l'altérité est favorisée par la dialectique empathique, qui est un des moyens de démultiplier les occasions d'enrichissement du soi, en aiguisant son regard, ses réflexions, sa sensibilité grâce aux contacts avec les autres, en étant porté par un désir de les comprendre de l'intérieur, en se mettant à leur place. L'empathie (si l'on en croit les travaux de Berthoz et Jorland 2004, Tisseron 2010, Brunel et Cosnier 2012, pour se limiter aux plus emblématiques) consiste en la possibilité de se mettre à la place des autres. Par ses dimensions cognitives fondamentales, elle se distingue de la sympathie : en effet, imaginer ce que l'autre peut penser, éprouver n'implique pas que l'on partage nécessairement ses sentiments, ses affects, ses pensées, même si certains phénomènes de contagion affective ou consonance axiologique ou idéologique sont envisageables. L'effort empathique vers l'autre n'implique pas non plus l'oubli de soi, comme le rappelle Berthoz :

Changer de point de vue c'est changer de référentiel, c'est-à-dire résoudre un problème spatial. Se mettre à la place de l'autre, c'est adopter le regard de l'autre. Changer de point de vue, c'est changer de perspective. De plus, l'empathie est mon propre regard (dans le sens le plus fort et plein du mot) que je porte sur le monde à la place de l'autre. (Berthoz 2004 : 254-255)

L'empathie linguistique n'est pas un décalque pur et simple de l'empathie en psychologie ; elle repose sur le fait que l'énonciateur premier peut changer de position énonciative pour voir les choses sous un autre angle. Il peut ainsi imaginer ce que d'autres (hétéro-dialogisme) peuvent voir, penser, dire, ce que sont leurs motivations à agir, dans telle ou telle circonstance, ou aussi se livrer à cette même opération de décentrement par rapport à lui (auto-dialogisme), dans d'autres situations, en fonction d'autres cadres de pensée. De fait, les discours rapportés (ou représentés, voir supra note 1) recèlent une dimension empathique indéniable, dès lors qu'on considère que le discours représenté (DR) ne se borne pas à rapporter des paroles antérieures, effectives, mais consiste à rapporter (syntactiquement) des paroles que l'on imagine que les autres pourraient tenir, comme le montre ci-après l'emploi méta-

représentationnel que Carrère fait des discours putatifs qu'il prête à ses personnages, notamment dans les exemples (9) ou (16).

J'illustre brièvement la diversité des mouvements empathiques qui portent le narrateur à se mettre à la place de ses personnages ou de son lecteur, en jouant sur des points de vue très différents, sans que, pour autant, le narrateur fasse parler directement ses personnages. Considéré sous cette dimension empathique, l'exemple (1) est riche de sens : sans faire parler la doxa mâle ni user de citations d'autorités académiques, « Carrère » effectue un mouvement empathique vers ces deux sources de point de vue antithétiques. Partage-t-il ces deux points de vue antithétiques ? Et d'ailleurs, est-on assuré qu'ils soient si antithétiques que cela ? Car le lecteur familier de l'œuvre de Carrère sait que ce dernier n'hésite pas à évoquer très directement un certain nombre de pulsions et de désir sexuels, et d'abord les siens. Par conséquent, ce lecteur-là hésitera à voir une contradiction absolue entre l'évocation du désir masculin, la fascination de ce désir pour l'objet de son désir, et la possibilité que ce même individu puisse accéder à des réalités d'un autre ordre, notamment spéculatif. On voit ici que l'interprétation est complexe, selon la façon dont on pense ces deux points de vue. Ils ne sont contradictoires que s'ils sont exclusifs l'un de l'autre, mais ils restent compatibles dans les autres situations. Quoi qu'il en soit, le mouvement empathique est multidirectionnel, et sa nature est d'abord cognitive. Quant aux valeurs et émotions qui leur sont associées, le familier de Carrère fait l'hypothèse qu'elles ne sont partagées par « Carrère » que pour autant qu'elles font l'objet d'une expérience de pensée qui cherche à concilier ce qui peut l'être. Et cette hypothèse est confirmée par le co-texte.

En effet, « Carrère » ne s'exonère pas de ce mouvement empathique qui appelle l'homme à une sorte d'assomption intellectuelle. Lui-même se sent concerné, il mesure les changements culturels entre lui, ses contemporains et Luc. En ce sens, les extraits (2) et (3) sont très représentatifs du style de Carrère (à la condition d'avoir à l'esprit que le style ne se réduit pas à des images, qu'il inclut une vision du monde) :

(2) Nous autres modernes n'avons pas grand mérite à nous réclamer de cette sagesse parce qu'il n'y a plus personne pour nous faire la proposition de Calypso. Mais Luc, Sopatros et les autres, c'est cette proposition qu'ils ont acceptée d'enthousiasme et **je me demande si**,³ en passant au large d'une île dont la brise porte jusqu'au navire, l'odeur d'oliviers, de cyprès et de chèvrefeuille, c'est à cela que Luc pense. (Carrère, *Le Royaume* : 293-294)

(3) Évidemment, là où règne le Christ, c'est moins sexy que Calypso. Ces corps qui, corruptibles, ressusciteront incorruptibles, c'est-à-dire ne vieilliront plus, ne souffriront plus, ne désireront plus que la gloire de

³ Sauf mention expresse, les gras, italiques ou soulignements sont de moi.

Dieu, on les voit mieux cachés sous de longues robes et chantant sans cesse des cantiques que nageant, nus, dans la mer se caressant mutuellement. Cela me rebuterait, moi, mais il me faut bien admettre que ça ne devait pas rebuter Luc. En outre, je ne veux pas caricaturer : l'extinction du désir n'est pas seulement l'idéal de bigots puritains, mais de gens qui ont beaucoup réfléchi à la condition humaine, comme les bouddhistes. L'essentiel est ailleurs : dans la ressemblance troublante entre ce que promet Paul et ce que promet Calypso – être délivré de la vie. (Carrère, *Le Royaume* : 295)

L'auteur n'hésite pas à parler de lui, de son appétence naturelle pour la sexualité, mais c'est moins complaisance qu'effort de vérité, pour mieux faire comprendre que cette propension largement partagée n'est cependant pas partagée par tous. Il évoque ses choix sans les ériger en absolu, avec le souci de comprendre les choix des autres, sans nécessairement les partager : ainsi fait-il avec Luc, dont il s'efforce de restituer la logique des choix – on y reviendra plus longuement ultérieurement – sans pour autant marquer un quelconque sentiment de supériorité.

Nulle part Luc ne parle, mais cela n'empêche pas l'auteur d'essayer de restituer le point de vue de son personnage, celui d'une fascination pour l'absolu, non celui du corps ou du désir, comme c'est le cas aujourd'hui,⁴ mais pour un absolu basé sur leur rejet. Ainsi le lecteur est-il invité à dépasser l'apparence des choses pour tenter de comprendre, du moins du point de vue de Luc, les spécificités de son besoin d'absolu. « Carrère » évoque un Luc très éloigné de ce qu'il est, mais il se refuse à le réduire à un bigot ridicule, comme le montre l'évocation finale des sages bouddhistes, qui bénéficient, à notre époque et dans notre culture, d'une image positive, alliant foi et sagesse. On verra plus loin, avec l'exemple (6), que le mouvement empathique, dans ses dimensions cognitives, porte l'auteur à expliciter le lien entre Calypso et le message paulinien, par-delà les antithèses qui les séparent (logique d'abondance, beauté, opulence, sexualité *vs* logique de retrait, vérité, économie, abstinence) : en effet, il s'agit de se réfugier dans l'absolu du luxe dans le premier cas, l'absolu du dénuement de l'autre, mais ces mouvements procèdent d'un même refus de la vie moyenne, bref, d'une même illusion d'« être délivré de la vie » et l'idée que ces choix sont illusoire est celle de l'auteur, exclusivement.

Ces exemples témoignent de la complexité des relations entre locuteur(s) et énonciateur(s), dès lors qu'on ne les limite plus aux voix et à la problématique des discours représentés, mais qu'on les étend à la question des points de vue, qui sont davantage des reconstructions hypothétiques, des

⁴ Ce mouvement ne date pas d'aujourd'hui, il suffit pour s'en convaincre de lire l'œuvre de Marcuse.

métra-représentations (Saussure 2010 : 113) que des paroles à proprement parler.

2. La dialectique interprétative dans *Le Royaume* d'Emmanuel Carrère

La diversité des hypothèses interprétatives précédentes confirme que le sens n'est pas une donnée immédiate, c'est une construction en mouvement (Rastier 2013). Cette construction existe dès le stade de l'émergence d'une parole, fût-ce dans le soliloque (toujours adressé) ou dans le dialogue, à l'instar de la « parole pensante » et de la « pensée parlante » qu'évoquait Merleau-Ponty (1960 : 33-34), sans cesse soumise à renégociation ou ré-élaboration, car le locuteur dialogue avec lui-même comme avec les autres : il a besoin de voir clair en lui pour communiquer avec les autres, tout comme il profite de la communication avec les autres pour mieux voir clair en lui. Mais la co-construction du sens existe aussi à l'écrit, tant du point de vue de la production que de celui de la réception, que ce soit sous la forme d'un dialogue potentiel avec un destinataire imaginaire ou réel, dialogue qui alimente ensuite les interprétations de l'œuvre selon un certain nombre de parcours pré-balisés.

Je voudrais exemplifier cette approche en mettant l'accent sur deux caractéristiques de cette dialectique interprétative particulièrement fortes dans *Le Royaume*, d'une part la construction subjective de l'objet, d'autre part la mobilité empathique.

Pour faire entendre la voix dialoguante de « Carrère », ses efforts d'empathisation sur les différents personnages, sur leurs diverses positions philosophiques et religieuses, ainsi que les efforts dudit « Carrère » pour se positionner par rapport à ses personnages, dont il est parfois proche, parfois éloigné, bref, pour penser son rapport complexe à l'altérité, je choisis délibérément de citer de larges extraits, seuls susceptibles de faire entrer dans une logique créatrice qui est de part en part une logique interprétative où l'on voit l'auteur dialoguer avec les autres comme avec lui-même.

2.1. Le choix d'une construction subjective (plutôt qu'objective) de l'objet

La construction interprétative peut prendre des formes très différentes. Par exemple, elle peut s'approcher au plus près de l'objet (du discours) ou de son « sujet », en effaçant autant que faire se peut sa propre subjectivité d'écrivain. C'est le point de vue de Marguerite Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien*, tel que le rapporte Emmanuel Carrère dans *Le Royaume*.

(4) « La règle du jeu : tout apprendre, tout lier, s'informer de tout et, simultanément, adapter à son but les *Exercices* d'Ignace de Loyola ou la méthode de l'ascète hindou qui s'épuise, des années durant, à visualiser un peu plus exactement l'image qu'il crée sous ses paupières fermées. Poursuivre, à travers des milliers de fiches, l'actualité des faits : tâcher de rendre leur mobilité, leur souplesse vivante, à ces visages de pierre. Lorsque deux textes, deux affirmations, deux idées s'opposent, se plaire à les concilier plutôt qu'à les annuler l'un par l'autre ; voir en eux deux facettes différentes, deux états successifs du même fait, une réalité convaincante parce qu'elle est complexe, humaine parce qu'elle est multiple. Travailler à lire un texte du II^e siècle avec des yeux, une âme, des sens du II^e siècle ; le laisser baigner dans cette eau-mère que sont les faits contemporains, écarter s'il se peut toutes les idées, tous les sentiments accumulés par couches successives entre ces gens et nous. Se servir pourtant, mais prudemment, mais seulement à titre préparatoire, des possibilités de rapprochement ou de recoupement, des perspectives nouvelles peu à peu élaborées par tant de siècles et d'événements qui nous séparent de ce texte, de ce fait, de cet homme ; les utiliser comme autant de jalons sur la route vers un point particulier du temps. S'interdire les ombres portées ; ne pas permettre que la buée d'une haleine s'étale sur le tain du miroir ; prendre seulement ce qu'il y a de plus durable, de plus essentiel en nous, dans les émotions des sens et les opérations de l'esprit, comme point de contact avec ces hommes qui comme nous croquèrent des olives, burent du vin, s'engluèrent les doigts de miel, luttèrent contre le vent aigre et la pluie aveuglante et cherchèrent en été l'ombre d'un platane, et jouirent, et pensèrent, et vieillirent, et moururent. » [Marguerite Yourcenar]

Recopiant ce texte, je le trouve beau. J'approuve la méthode, orgueilleuse et humble. La liste si poétique des invariants me laisse songeur, parce qu'elle effleure une énorme question : qu'est-ce qui est éternel, immuable, « dans les émotions et les opérations de l'esprit » ? Qu'est-ce qui par conséquent ne relève pas de l'histoire ? Le ciel, la pluie, la soif, le désir qui pousse les hommes et femmes à s'accoupler, d'accord, mais dans la perception qu'on a de ces choses, dans les opinions qu'on s'en forme, l'histoire, c'est-à-dire le changement, s'insinue vite, ne cesse de prendre des places qu'on croyait hors d'atteinte. Là où je me sépare de Marguerite Yourcenar, c'est à propos de l'ombre portée, de l'haleine sur le tain du miroir. Moi, je crois que c'est quelque chose qu'on ne peut pas éviter. Je crois que l'ombre portée, on la verra toujours, qu'on verra toujours les astuces par lesquelles on essaye de l'effacer et qu'il vaut mieux dès lors l'accepter et la mettre en scène. (Carrère, *Le Royaume* : 383-385)

Mais la construction soi-disant objectivante que revendique Yourcenar est critiquable, elle est artificielle et illusoire, elle implique que la neutralité de l'écrivain le fasse s'attacher à des valeurs transhistoriques passablement

éthérées, qui sont loin d'épuiser les enjeux d'une vie humaine en situation. C'est pourquoi « Carrère », même s'il partage l'effort de vérité qui se trouve au cœur du projet de Yourcenar, refuse d'écrire un texte qui s'apparente à des *Mémoires de Luc*. Lorsqu'il écrit *Le Royaume*, c'est certes pour tenter de reconstruire les attentes de Luc, sous l'influence de Paul, ou d'autres, mais sans oublier d'interroger son propre rapport au bien, à la vérité, à l'absolu, en prenant la mesure de ses propres évolutions.

C'est pourquoi « Carrère » refuse d'évacuer sa subjectivité, ses interrogations – ce qui n'étonnera pas le lecteur familier de son œuvre, tant l'auteur d'*Un roman russe*, de *D'autres vies que la mienne*, de *L'Adversaire* ou de *Limonov* adopte une posture participante, compréhensive, sans abdiquer pour autant sa personnalité, ses choix, à partir desquels il tente d'entrer en dialogue avec des personnages parfois éloignés de lui, intrigué qu'il est par leur mode de présence au monde. Même s'il partage l'objectif de s'approcher au plus près de la compréhension de ses personnages, en se mettant à leur place, en imaginant leurs connaissances, leurs modes de pensées, il refuse l'idée que cette construction puisse être coupée totalement de ses propres préoccupations. Le sujet est toujours présent dans la construction de l'observable, il parle toujours d'un certain point, d'une certaine époque. Cet ancrage concerne l'individu dans ce qu'il a de singulier, à travers ses quêtes, ses obsessions, sa psyché, comme dans ce qu'il a de socialisé. L'inscription de l'individu dans le cours de l'histoire, qui le structure, construit ses attentes profondément socialisées, concerne autant la reconstruction de Luc ou des autres personnages que la construction textuelle de « Carrère » :

(5) Ceux qui ont connu les palabres politiques d'après mai 1968 se rappellent la rituelle question : « D'où tu parles, toi ? » Je la trouve toujours pertinente. Pour être touché par une pensée, j'ai besoin qu'elle soit portée par une voix, qu'elle émane d'un homme, que je sache quel chemin elle s'est frayée en lui. Je pense même que, dans une discussion, les seuls arguments de poids sont les arguments *ad hominem*. (Carrère, *Le Royaume* : 168-169)

C'est aussi pourquoi « Carrère » préfère travailler ce rapport à l'objet d'une façon globale, fût-ce sous la forme d'une « ombre portée », d'une façon à la fois explicite mais allusive, afin d'éviter de sombrer dans les « anachronismes » auxquels il fait fréquemment allusion lorsqu'il s'interroge sur les comportements de ses personnages, sur l'absence de la description de Jésus dans les Évangiles, etc., pour éviter de sombrer dans une auto-centration excessive.

2.2. Construction de l'objet et mobilité empathique

Penser des objets complexes requiert de pratiquer la mobilité empathique, c'est-à-dire de changer de point de vue. Ces changements peuvent prendre des formes diverses, par exemple le locuteur/énonciateur primaire peut changer de centre de perspective (ce que Genette nommait la focalisation interne variable), en adoptant successivement ou alternativement le PDV de tel ou tel personnage, de telle source (doxique, autorisée, collective, anonyme, ou individualisée), ou de plusieurs de ces dernières. Une autre possibilité est que L1/E1 ne change pas de relai(s) d'empathisation, mais change lui-même de place, au sens propre ou au sens figuré, comme lorsqu'il envisage un objet selon la perspective du désir ou celle du salut, de la fidélité ou de la liberté, de l'observance stricte des rites ou de l'intériorisation des règles de l'amour, du point de vue agnostique actuel ou du point de vue qu'il avait autrefois, lorsqu'il était croyant, etc.

La nécessité de combiner hétéro-centration et auto-centration (pour ne pas être prisonnier de soi ni des autres, au point de s'oublier)⁵ est donc au cœur de la mobilité empathique, sur laquelle s'appuie l'interprète (et d'abord le premier d'entre eux, l'auteur) pour produire des textes comme pour élaborer une lecture herméneutique. C'est ainsi que « Carrère » essaie de reconstruire, sur la base de ses lectures de *L'Évangile de Luc* et des *Actes des apôtres*, rédigés par Luc également, les raisons qui, à l'époque de Luc, ont pu le conduire à rencontrer ceux qui se sont intéressés à Jésus. À cette fin, je citerai d'abord l'exemple (6), essayant de comprendre Luc de l'extérieur, de restituer son cheminement, de le confronter aux choix philosophiques et religieux de son époque. Dans les exemples (7) et (8), je montrerai comment « Carrère » s'efforce de reconstruire de l'intérieur les calculs mentaux qui ont pu conduire Luc à ne pas faire le portrait du Christ, alors que l'évangéliste n'aime rien tant que les détails concrets, peut-être parce qu'il est impossible de faire le portrait de quelqu'un que l'on ne reconnaît pas.

(6) Je ne sais rien de son enfance ni de son adolescence, **mais j'imagine** qu'il a rêvé d'être un héros comme Achille – brave jusqu'à la folie, préférant une mort glorieuse à une vie ordinaire – ou un homme accompli comme Ulysse, – se tirant de toutes les situations, séduisant

⁵ « Il faut en même temps que l'enfant fasse une opération de décentrage semblable au passage égocentré/allocentré, mais, en plus, pour éprouver le monde du point de vue de l'autre, il faut qu'il puisse garder un point de vue égocentré en se mettant à la place de l'autre ; autrement dit, il faut qu'il soit à la fois lui-même, l'autre et qu'ils aient sur l'entre-deux un point de vue de survol. [...] Par conséquent, le secret de l'empathie ne se trouve pas seulement dans les neurones miroirs. Il ne réside non plus pas seulement dans la capacité de simuler mentalement les actions de l'autre ou d'en éprouver des émotions. Il exige cette capacité de changer de point de vue en gardant le sentiment de soi. » (Berthoz 2004 : 262-263)

les femmes et se concilient les hommes, merveilleusement acclimaté à la vie. Et qu'en grandissant il a cessé de s'identifier aux héros homériques parce que ça ne marchait pas. Parce qu'il ne leur ressemblait pas. Parce qu'il ne faisait pas partie, il a bien fallu s'y résoudre, de l'heureuse famille des hommes qui aiment la vie sur terre, à qui elle le rend bien et qui n'en veulent pas d'autre. Il faisait partie de l'autre famille, celle des inquiets, des mélancoliques, de ceux qui croient que la vraie vie est ailleurs. **On s'imagine** qu'ils étaient minoritaires dans l'Antiquité, clandestins, réduits au silence, et qu'ils ont pris le pouvoir pour le garder jusqu'à nos jours grâce à notre ténébreux ami Paul, mais ils avaient tout de même de glorieux porte-parole. Platon pour commencer, l'homme d'après qui notre vie se déroule tout entière dans une sombre caverne où nous ne percevons que de vagues reflets du monde. Luc a dû le lire : quatre siècles après sa mort il restait très connu, tous les gens qui avaient le goût des pensées élevées passaient par une période platonicienne. De là, *via* Philon, le platonicien juif d'Alexandrie, il a comme beaucoup de ses contemporains dérivé vers le judaïsme et ne s'y est pas senti dépaysé. L'âme était en exil. En Égypte, elle se languissait de Jérusalem. À Babylone, elle se languissait de Jérusalem. Et à Jérusalem, elle se languissait de la *vraie* Jérusalem.

Et puis il a rencontré Paul, qui promet également la vie éternelle. Paul dit, ce que disait déjà Platon, que la vie sur terre est mauvaise parce que l'homme est faillible et sa chair dégradable. Il dit que la seule chose à attendre de cette vie est d'en être délivré pour aller là où règne le Christ. (Carrère, *Le Royaume* : 294)

Comme on l'a vu avec les exemples (1) et (2) – qui précèdent l'exemple (6) – et avec l'exemple (3) – qui le suit –, « Carrère » évacue tout sentiment de supériorité (« nous autres modernes n'avons pas grand mérite à nous réclamer de cette sagesse »), en convoquant d'une part l'épistémé contemporaine, d'autre part sa situation personnelle, parce qu'il se sent mieux armé pour affronter la vie et ses plaisirs (il appartient à « l'heureuse famille des hommes qui aiment la vie sur terre », en opposition aux « inquiets » et aux « mélancoliques ») et n'est de fait guère sensible aux voix austères qui prônent que la vraie vie est ailleurs (« En Égypte, elle se languissait de Jérusalem. À Babylone, elle se languissait de Jérusalem. Et à Jérusalem, elle se languissait de la *vraie* Jérusalem »).⁶

« Carrère » procède à une reconstruction très hypothétique (il « ne sait rien » de « l'enfance » ou de « l'adolescence » de Luc) et cependant, il situe magistralement les ressorts internes (psychologiques) et externes (culturels) qui ont fait que Luc choisit (ou que quelque chose de très intime en lui

⁶ Les répétitions évoquant la fuite hors d'Égypte, le second exil à Babylone, les conflits autour du Temple, de l'ancienne et de la nouvelle Alliance situent les choix de Luc dans une filiation, sans obérer pour autant ce que ces choix ont d'intime.

choisit, en écho à l'appel de certaines voix) l'éternité et l'absolu plutôt que la « sagesse » des renoncements et des accommodements. « Carrère » s'efforce de restituer la profonde filiation entre les séductions de Calypso et les discours de Platon, de Philon d'Alexandrie, des contemporains de Luc attirés par les sirènes du judaïsme, par Paul enfin, pour qui « l'âme était en exil », discours plus rugueux, mais non moins séducteurs à de certains esprits. Ainsi le lecteur comprend-il les raisons pour lesquelles Luc – étant ce qu'il est, et en fonction de l'« offre » philosophico-religieuse de son temps – répond à l'appel des chercheurs d'absolu qui lui parlent de la vraie Jérusalem céleste.

J'en viens aux exemples (7) et (8) : « Carrère » s'appuie sur l'image qu'il se fait de Luc d'après les textes qui lui sont attribués, mais aussi, comme dans l'exemple précédent (avec les filiations probables entre Platon, Philon d'Alexandrie, les rabbins juifs, Paul), sur des traits culturels caractéristiques de l'époque, autour de l'évocation des pratiques scripturales de Tacite et de Flavius Josèphe, des pratiques sculpturales en matière de représentation des bustes. Bref, on retrouve une même disposition à la mobilité empathique qui pousse « Carrère » à comprendre Luc de l'intérieur, à partir de ses textes, et de l'extérieur, à partir de l'épistémé et des pratiques culturelles de son temps. Il propose donc une première explication de cette absence par la culture de l'époque, ce que confirment les travaux sur les descriptions dans l'antiquité (Hamon 1981 ; Adam et Petitjean 1989 ; etc.). Mais sa réflexion va plus loin, s'efforçant de prendre en compte d'autres raisons à cette absence, dans les évangiles qui ont précédé celui de Luc (Marc et Mathieu) : dans tous ces cas, il n'y a pas de description, pas davantage chez Jean.

(7) *Luc n'avait pas du tout l'esprit abstrait.* Les querelles entre des personnes réelles, nommées, connues de lui l'intéressaient, et plus encore leur réconciliation car il aimait que les gens se réconcilient, mais les grands développements théologiques lui passaient au-dessus de la tête. Qu'un type pardonne une offense à un autre, qu'un chien de Samaritain se conduise mieux qu'un pharisien imbu de sa vertu, ça lui plaisait. Il bâillait en revanche quand il était question de rachat ou de rémission des péchés, – enfin, de ce qu'on traduit ainsi, mais on peut toujours dire que c'est la faute des traductions : en grec aussi, c'est abstrait, ça ne se réfère pas à la vie quotidienne. *Ce qu'il aimait le plus dans ce que racontait Philippe, c'étaient les détails concrets : les deux types qui rentrent accablés à la maison, la poussière sur la route, le fait de savoir à quelle distance exacte leur village se trouvait de Jérusalem et la porte par laquelle on sortait pour y aller. C'était l'idée que ce Philippe devant qui il se trouvait s'était lui-même trouvé devant Jésus.* Avant de s'endormir, à l'aube de cette nuit d'insomnie et d'évidence, **j'imagine que Luc s'est posé cette question : à quoi ressemblait-il ?**

Il avait un visage, ceux qui l'avaient connu pouvaient décrire ce visage. Philippe, s'il le lui demandait, répondrait de bonne grâce. Est-ce qu'il le lui a demandé ? Si oui, pourquoi l'Évangile n'a-t-il conservé aucune

trace de sa réponse ? **Je sais, je sais** : parce qu'un tel souci est absolument étranger au genre littéraire dans lequel Luc œuvrait et à la sensibilité du temps. Il n'y a pas davantage, dans Tacite ou Flavius Josèphe, de description physique des empereurs, consuls ou gouverneurs – il y avait des bustes, c'est autre chose. **C'est vrai. Pris en flagrant délit d'anachronisme, je bats en retraite. Mais quand même : j'ai du mal à imaginer que Luc, s'intéressant passionnément à la personne de Jésus et curieux des détails comme il l'était, ne se soit pas demandé s'il était grand ou petit, beau ou laid, barbu ou glabre, et qu'il n'ait pas posé la question. C'est peut-être la réponse qui était difficile à comprendre.** (Carrère, *Le Royaume* : 345-347)

(8) Le trait le plus saisissant de ces récits [dans les évangiles], c'est que d'abord on ne le [Jésus] reconnaît pas. Au cimetière, c'est le jardinier. Sur la route, un voyageur. Sur la plage, un passant qui demande aux pêcheurs : « Ça mord ? » Ce n'est pas lui et c'est étrangement, à cela qu'on le reconnaît. C'est ce qu'on a toujours voulu voir, entendre, toucher, mais pas comme on s'attendait à le voir, à l'entendre, à le toucher. C'est le premier venu, c'est le dernier des gueux. Celui dont il disait, et ils ont dû se le rappeler : « J'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger. J'avais soif et vous ne m'avez pas donné à boire. J'étais en prison et vous ne m'avez pas visité. » Peut-être se sont-ils rappelés aussi cette formule fulgurante, qui n'a pas été conservée par les Évangiles mais par un apocryphe : « Fends le bois : je suis là. Soulève la pierre : tu me trouveras dessous. Regarde ton frère : tu vois ton dieu. »

Si c'était pour cela que personne n'a décrit son visage ? (Carrère, *Le Royaume* : 351)

« Carrère » remarque qu'expliquer l'absence de description par le respect des conventions et de l'épistémé est peu convaincant car, sur bien des points, les Évangiles rompent avec les façons de penser traditionnelles, par leur apologie du renversement des valeurs – voir infra l'exemple (13). Si l'on ajoute à cela le goût de Luc pour le détail qui fait vrai, on pourrait s'attendre à ce que Luc innove : or il se fonde dans le moule en ne décrivant pas le Christ. Il est très significatif que « Carrère » ne se satisfasse pas de cette absence, très significatif aussi que par deux fois il évoque les questions que Luc s'est posées, d'une part au positif (« j'imagine que Luc s'est posé cette question : à quoi ressemblait-il ? »), d'autre part au négatif : « Mais quand même : j'ai du mal à imaginer que Luc, s'intéressant passionnément à la personne de Jésus et curieux des détails comme il l'était, ne se soit pas demandé s'il était grand ou petit, beau ou laid [...] ». Ces deux questions (que « Carrère » se pose tout comme il les adresse à Luc ou au lecteur) sont suivies par une première réponse, « c'est peut-être la réponse qui était difficile à comprendre », réponse qui appelle l'explication qui suit, en (8), avant d'être reformulée à la fin de l'extrait : « Si

c'était pour cela que personne n'a décrit son visage ? »⁷ L'explication, formulée sous un mode interrogatif derrière lequel perce l'affirmation, renvoie à la dimension inouïe de Jésus. Son message, son comportement sont si étonnants, si inédits qu'ils frappent de stupeur ses contemporains, qui ne peuvent reconnaître Jésus. Il est donc difficile, sinon impossible de décrire ce personnage, tant il est vrai qu'on ne décrit bien que ce que l'on connaît et reconnaît, comme l'ont montré les spécialistes de la description.

Une telle explication est à la croisée de la recherche des intentions de Luc et de l'attention⁸ que le lecteur/interprète perspicace consacre au texte, pour en révéler un sens caché, mais qui résulte néanmoins de la mise en récit, avec ses ellipses significatives. C'est cette même dialectique intentionnelle et attentionnelle qui fait imaginer (dans l'exemple 9), outre la rencontre entre Luc et Paul, une deuxième rencontre, probable, plausible, rencontre dont l'auteur a « imaginé les détails, mais qui n'est pas imaginaire », entre Luc et un témoin direct de Jésus, qu'il appelle du nom fictif de Philippe. En vérité, c'est par rapport à l'attention accordée aux textes écrits par Luc, caractérisés par leur souci du détail, que « Carrère » imagine que ce dernier a vraisemblablement eu l'intention (et le besoin) de rencontrer un témoin direct du Christ pour mener à bien son témoignage :

(9) De même qu'il y a forcément eu une première rencontre entre Luc et Paul, **rencontre dont j'ai imaginé les détails mais qui n'est pas imaginaire**, il y en a forcément eu une entre Luc et un témoin direct de la vie de Jésus. J'appelle ce témoin Philippe, parce qu'en lisant attentivement les Actes cela me paraît **vraisemblable, et j'imagine** l'éboulement que cette rencontre a provoqué en Luc. *Jusqu'à présent, il pensait que Paul savait tout. Que personne en tout cas n'en savait plus sur Jésus. Et voilà, il vient de passer une soirée avec un homme même pas très vieux qui parle de lui familièrement, en ayant l'honnêteté de dire qu'il l'a très peu connu – mais des gens qui l'ont bien connu, il y en a, évidemment. « Je pourrais en rencontrer demande Luc ? – Bien sûr, répond Philippe. Je t'en ferai rencontrer si tu veux. Il faudra que tu sois prudent, parce qu'étant goy et compagnon de Paul beaucoup se méfieront de toi. De plus, ma recommandation ne t'ouvrira pas toutes les portes : je n'ai pas très bonne réputation, tu sais. Mais tu as l'air d'un homme qui sait écouter. Tu ne ronges pas ton frein en préparant ce que tu vas dire pendant que les autres parlent ; ça devrait aller. »*

J'imagine la nuit qu'a passée Luc après cette conversation. L'insomnie, l'exaltation, les heures passées à marcher dans les rues blanches et tracées au cordeau de Césarée. **Ce qui me permet de l'imaginer, ce sont**

⁷ On pourrait objecter que cette absence est compensée ensuite par des dessins, tableaux du Christ, mais c'est une autre problématique...

⁸ Sur cette dialectique intentionnelle (du locuteur) et attentionnelle (du récepteur, actualisant le sens des textes, des œuvres), voir Capt 2013 : 34 s, 73 s.

les moments où un livre m'a été donné. Je pense à la nuit suivant la mort de ma belle-sœur Juliette et notre visite à son ami Étienne, d'où est sorti *D'autres vies que la mienne*. Impression d'évidence absolue. *J'avais été témoin de quelque chose qui devait être raconté*,⁹ c'est à moi [*vs* c'était] et à personne d'autre qu'il incombait de le raconter. Ensuite, cette évidence se ternit, souvent on la perd, mais si elle n'a pas été là, au moins à un moment, rien ne se fait. **Je sais qu'il faut se méfier des projections et des anachronismes, je suis certain pourtant qu'il y a eu un moment où Luc s'est dit que cette histoire devait être racontée et qu'il allait le faire.** (Carrère, *Le Royaume* : 342-344)

On retrouve en plusieurs endroits cette tension entre le récit étayé sur des sources et ce qui est « imaginé », « imaginaire », « fictif », « aventureux » (« je m'aventure peut-être, mais j'imagine », « imaginons » [Carrère, *Le Royaume* : 423]), avec à la fois la méfiance devant des projections et dans le même temps la certitude que les choses n'ont pas pu se passer autrement que comme « Carrère » les envisage. C'est pourquoi, en (9), malgré qu'on retrouve ce verbe « savoir », malgré sa méfiance des projections, des anachronismes, « Carrère » ne peut s'empêcher de dire qu'il est « certain pourtant » que Luc a dû agir comme lui-même a réagi en certaines occasions qui sont si fortes qu'elles vous obligent à témoigner. Cette tension entre ce qui est imaginé et ce qui est raconté d'après des témoignages est déjà présente en (7), où l'auteur dialogue avec lui-même, répond à des objections imaginaires (« je sais, je sais »), non sans affirmer (« mais quand même, j'ai du mal à imaginer ») et non sans raconter comme vraie la scène de Luc dialoguant avec Philippe, qui est pourtant une création de « Carrère » (« *ce qu'il aimait le plus dans ce que racontait Philippe* »). Mais il est vrai que si le nom de Philippe est purement factuel, ce qui importe à l'auteur, c'est l'existence de ce témoin direct qui a connu Jésus et qui doit nécessairement avoir existé pour assurer la transmission du témoignage. Je transcris donc en italique, dans les exemples précédents, les fragments racontés dans lesquels le mouvement empathique effectué par « Carrère » passe des hypothèses rationnelles formulées sous forme réflexive au récit, avec ses embryons de scènes dialoguées : on s'y croirait.

Bref, il y a là une grande diversité des mouvements empathiques, qui se présentent d'abord pour ce qu'ils sont, des reconstructions, mais relativement plausibles, probables, compte tenu de l'état de ses connaissances sur Luc, son époque, ou compte tenu de sa propre expérience de témoin. Ces hypothèses s'incarnent ensuite dans un récit, ce qui entraîne une écriture en mode témoin (Velcic-Canivez 2006), mais en inversant la charge de la preuve, comme si Carrère se servait de ses expériences pour attester au plus près de la plausibilité de la reconstruction imaginaire qu'il opère pour rendre compte

⁹ Italique de l'auteur.

des raisons qui ont pu pousser Luc, comme d'autres, à témoigner de quelque chose d'essentiel, et, pour ce faire, de rencontrer des témoins autres que Paul, en multipliant, croisant les témoignages.

Il y a là, de plus, une progression dans l'ordre de la représentation des choses : comme si d'abord l'auteur avait besoin de se les représenter et ensuite pouvait passer à l'étape de la représentation. Le passage de « je me représente » à « je représente » est tout sauf anodin : loin d'être une régression argumentative, l'abandon du discours réflexif au profit du récit l'este les faits racontés d'un poids d'évidence dont le Christ avait bien perçu la force argumentative inférentielle, lui qui aimait tant argumenter en racontant. Et il n'est pas sans intérêt non plus de remarquer que, si la présence de « Carrère » se lit dans les fragments réflexifs en gras, elle se fait nettement plus discrète dans l'évocation des scènes.

Cette tension entre ce qui est imaginé et affirmé, raconté, se retrouve encore, en majesté, si l'on peut dire, lorsque « Carrère » évoque le crédit à apporter à la source Q, commune aux Évangiles de Marc, Mathieu et Luc :¹⁰

(10) cet Évangile d'avant les Évangiles [...] se présente comme un recueil d'une petite dizaine de pages, 250 versets, et la première chose qui frappe quand on l'aborde c'est que les neuf dixièmes de ces 250 versets ne sont pas des récits mais des paroles de Jésus. Au début de ce livre, j'écrivais : « **Nul ne saura jamais qui était Jésus ni, à la différence de Paul, ce qu'il a vraiment dit.** » Je le maintiens. **Il faut résister à la tentation de lire ce document virtuel, résultant d'une hypothèse philologique, comme une transcription verbatim. Il n'empêche que nulle part on n'est plus proche de l'origine. Nulle part on n'entend plus distinctement sa voix.** Écoutez. (Carrère, *Le Royaume* : 419)

D'une part l'auteur considère avec méfiance cette reconstruction philologique, et donc que ces versets ne disent rien de certain sur Jésus. D'autre part, et dans le même mouvement, il considère que nulle part que dans cette fiction, « on n'est plus proche de l'origine. Nulle part on n'entend plus distinctement sa voix ». La formulation présuppose donc, si voix il y a, que Jésus a existé, en contradiction avec le caractère virtuel de ce montage.

J'évoquerai une dernière illustration de cette mobilité empathique à partir des situations de traduction. On sait combien traduire, c'est risquer de trahir, les choix sont toujours discutables, surtout si le traducteur se cale unilatéralement sur l'intention passée de l'auteur, au risque de sous-estimer les attentes présentes des lecteurs contemporains, ou si, à l'inverse, ses choix épousent de trop près les attentes, les façons de penser, de parler des lecteurs du moment, au risque de très vite vieillir et d'appauvrir un message en le

¹⁰ Q pour *Quelle* (source), en allemand. C'est en effet Adolf von Arnack en 1907 qui a dégagé les fragments communs aux Évangiles de Marc, Mathieu et Luc.

réduisant à des effets de mode au point de devenir anecdotique. « Carrère » raconte une expérience de cette sorte, qui s'est trouvée intensifiée par son travail collaboratif de traduction de l'Évangile de Marc, avec Hugues Cousin, pour la nouvelle traduction de la Bible lancée par les éditions Bayard, selon un principe original, associant un exégète et un écrivain :¹¹

(11) Ce qu'il [Hugues] percevait de révolutionnaire dans notre entreprise excitait beaucoup Hugues, qui m'encourageait à toujours plus de hardiesse. Je me rappelle, un jour, son air déçu devant la timidité d'un de mes essais : « On dirait la Bible de Jérusalem, ton truc. Ce serait Luc, je ne dis pas, mais Marc... » Il insistait beaucoup sur le mauvais grec de Marc – comparable, disait-il, à l'anglais d'un chauffeur de taxi de Singapour. Il aurait voulu que j'y reste fidèle, c'est-à-dire que je traduise délibérément dans un français fautif. Nous en avons beaucoup discuté. **Je disais que ces fautes ne faisaient pas partie des intentions de l'auteur. Peut-être, répondait Hugues, mais elles font partie du résultat.** Les deux positions peuvent se défendre, nous étions tous les deux tombés d'accord là-dessus, nous aimions tous les deux tomber d'accord, et j'ai finalement fait le choix d'un français correct, mais terne, mal jointoyé : les phrases posées l'une à la suite de l'autre, sans liaison ni transition. Le contraire du « style coulant, cher au bourgeois » que vomissait Baudelaire et à quoi j'ai spontanément tendance : toujours lier, toujours veiller à ce que les phrases s'enchaînent bien, à ce qu'on passe sans heurt de l'une à l'autre. Cette traduction m'a aidé à trouver le ton de *L'Adversaire*. J'en ai parlé d'ailleurs avec Jean-Claude Roman, qui se disait très intéressé par l'entreprise et comparait pour mieux suivre notre travail les versions de la Bible disponibles à la bibliothèque de sa prison. (Carrère, *Le Royaume* : 547-548)

L'expérience est doublement significative, car elle montre comment, à partir de deux points de vue divergents des deux traducteurs, qui n'ont pas toujours la même lecture de l'œuvre, ni les mêmes conceptions de la traduction, ni le même rôle, émerge un PDV commun par l'effort de compréhension du PDV de l'autre, prélude à une convergence de l'un vers l'autre. Les motifs de désaccords interprétatifs et de traduction de ces désaccords sont légion : ils peuvent porter sur la traduction d'une expression, comme on le voit en un autre endroit du *Royaume*, à propos de l'expression « fils de l'homme », ils peuvent concerner un épisode, mais ils peuvent aussi renvoyer à des faits de style, de portée plus ou moins étendue et stratégique. C'est le cas ici. C'est moins d'une affaire de registre qu'il est question que de l'incarnation d'une voix, et donc, concomitamment, de l'image et du crédit à apporter à la personne, à la personnalité du témoin, qui rejaillit sur le poids du témoignage.

¹¹ Bon, Delay, Roubaud, Cadiot ont également participé à cette aventure, parmi d'autres.

Il est hautement significatif que cette interrogation sur Marc rejaille à propos de Jésus dans la reconstruction de la Q dont il traduit librement quelques paroles ou paraboles du Christ :

(12) J'ai traduit librement, choisi ce dont, aujourd'hui, j'ai l'usage. Et ce petit *digest* évangélique me paraît justifier toujours le mot des gardes venus arrêter Jésus : « Aucun homme n'a jamais parlé comme cet homme ».

Il ne se dit ni le Christ, ni le Messie, ni le Fils de Dieu, ni celui d'une vierge. Seulement « le Fils de l'Homme » – et **cette expression qui, traduite en grec puis dans n'importe quelle autre langue, semble nimbée de mystère, les biblistes nous disent qu'en araméen elle signifiait « l'homme », tout bonnement.** Celui qui parle dans Q est un homme, rien qu'un homme, qui ne nous demande jamais de *croire* en lui, seulement de mettre en pratique ses paroles. (Carrère, *Le Royaume* : 423)

Faut-il garder la formulation mystérieuse ou se rabattre sur sa traduction fidèle et prosaïque ? Aucune des formulations n'épuise la richesse mystérieuse et toujours dérangement (qu'on soit croyant ou incroyant) de cet homme. Certes, Jésus est homme, mais autrement humain que ne le sont les êtres humains ordinaires, y compris ceux qui se sont présentés comme des envoyés de Dieu. Quant à la formulation « fils de l'homme », elle dit aujourd'hui pour nous, à travers sa formulation mystérieuse, autre chose que le fait d'être un homme engendré par une créature humaine, et non divine, qui ne peut pourtant être pleinement rendue par « homme », tant Jésus diffère des autres hommes et tant son géniteur diffère aussi des géniteurs habituels. Comme si cet homme-là était une sorte de concentré d'humanité, comme s'il était partiellement le fils de ses œuvres, comme si son caractère sacré provenait de son aptitude à s'élever par-dessus son humaine condition, tout en allant au bout de cette condition d'homme. Voilà pourquoi « Carrère » joue des deux formulations, sans en renier aucune.

3. L'énonciation problématisante, la vérité et les valeurs

On le voit, la détermination du sens reste complexe, même lorsque les sources énonciatives sont particulièrement isolables, lorsqu'il s'agit de parler de choses difficiles, mystérieuses, qui résistent au sens commun, et que, dans cette affaire, les énonciateurs ont du mal à dire et à se dire, à se positionner par rapport à des conceptions ou à des projections, celles des autres ou les leurs. En sorte que l'objectif n'est pas seulement de déterminer les sources énonciatives dans la mesure où les locuteurs ont avantage ou plaisir à emmêler voix et points de vue (Rabatel 2012b). Ce qui est plus intéressant en

revanche, c'est de s'interroger sur le sens de cette scénographie énonciative. Pourquoi le choix de PDV en confrontation ? S'agit-il de façons de dire le complexe ? Quelles conceptions de la vérité et des valeurs sont sous-jacentes à cette scénographie ? Quels parcours interprétatifs spécifiques, articulés avec l'énonciation problématisante, favorise-t-elle ou autorise-t-elle (Rabatel 2012, 2014a) ?

3.1. Vérité et relativité (vs dogmatisme ou relativisme)

Dans la construction des référents, des arguments, la dimension dialogique des discours amène souvent à faire coexister des points de vue différents, co- ou anti-orientés. Le fait de construire les objets du discours, selon diverses perspectives, celle de sujets modaux internes, et celle de l'énonciateur primaire, favorise la discussion sur l'objet, en multipliant les points de vue qui sont autant de facettes sur les objets. De même, la mobilité empathique a une dimension éthique en ce qu'elle permet de multiplier les points de vue, de mieux comprendre les raisons des autres, voire de circonscrire la rationalité de leur position et, par là même, de mieux entrer dans la complexité des choses. Cela aide à enrichir ses propres points de vue, fussent-ils pertinents, en incitant à voir les choses sous d'autres angles, en fonction d'autres préoccupations, comme Latour y a fortement insisté.¹²

C'est ce que « Carrère » invite à observer à partir de la voix inouïe de Jésus, qui échappe à tous les canons de l'époque, par sa façon de dire la vie, de dire les impératifs vitaux, de vivre l'une et les autres, en s'affichant, dans cet éthos-là, comme le meilleur des garants de son existence physique et de l'authenticité spirituelle d'un message qui va au-delà du religieux.

(13) Si l'on s'en tient au sens, il n'a pas de raison d'être dépaysé. Depuis dix ans qu'il fréquente Paul, il s'est rompu à l'inversion systématique de toutes les valeurs : sagesse et folie, force et faiblesse, grandeur et petitesse. Il peut entendre sans sourciller qu'il vaut mieux être pauvre, affamé, dans la peine et haï de tous plutôt que riche, bien nourri, rieur et de bonne réputation. Rien de tout cela n'est nouveau pour lui. Ce qui est nouveau pour lui, mais alors totalement nouveau, c'est la voix, le phrasé, qui ne ressemblent à rien de ce qu'il connaît. Ce sont les petites histoires, prises dans la réalité la plus concrète – une réalité campagnarde, alors que Paul et lui, Luc, sont des hommes des villes qui

¹² « Ne croyez pas à toutes ces foutaises sur le fait d'être "limité" à votre propre perspective. Toutes les sciences ont inventé des moyens pour se *déplacer* d'un point de vue à un autre, d'un cadre de référence à un autre. [...] C'est ce qu'on appelle la relativité. [...] Si je veux être un scientifique et atteindre à l'objectivité, je dois être capable de naviguer d'un cadre de référence à l'autre, d'un point de vue à l'autre. Sans de tels déplacements, je serais limité pour de bon dans mon point de vue étroit. » (Latour 2006 : 210-213)

ne savent pas à quoi ressemble un grain de moutarde ni comment se conduit un berger avec ses brebis. C'est aussi cette façon particulière de ne pas dire : « Faites ceci, ne faites pas cela », mais plutôt : « Si vous faites ceci, il arrivera cela ». Ce ne sont pas des prescriptions morales mais des lois de la vie, des lois karmiques, et bien sûr Luc ne sait pas ce que veut dire le *karma*, mais je suis certain qu'il sent, intuitivement, qu'il y a une énorme différence entre dire : « Ne fais pas à un autre ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse » (ça, c'est la règle d'or, celle dont le rabbin Hillel disait qu'elle résumait la Loi et les Prophètes) et dire : « Ce que tu fais à un autre, tu te le fais à toi-même. » Ce que tu dis d'un autre, tu le dis de toi-même. Traiter quelqu'un de con, c'est dire : « Je suis un con », l'écrire sur une pancarte et se la coller sur le front. [...]

Ce que dit Jésus, c'est le contraire [du style rhétorique de Luc, fidèle aux goûts de son époque] : naturel, lapidaire, à la fois totalement imprévisible et totalement identifiable. Cette façon de manier le langage n'a pas d'équivalent historique. Elle est une sorte d'hapax qui, pour qui a simplement un peu d'oreille, interdit de douter que cet homme a existé, qu'il a parlé ainsi. (Carrère, *Le Royaume* : 425-426)

Les quelques extraits des paroles attribuées à Jésus vont plus loin que celles de Paul. Certes, Jésus pratique une sorte de déjà dit, mais c'est un autrement dit (à base de petites histoires, d'une autre relation à autrui, d'un « phrasé » tout nouveau). En effet, si l'on s'en tenait à une analyse vériconditionnelle, on dirait que les énoncés « faites ceci, ne faites pas cela » et « si vous faites ceci, il vous arrivera cela » sont approximativement équivalents, ils formulent un commandement, avec tantôt le choix de mettre en antithèse un interdit et un commandement, tantôt de mettre en relief le « commandement » et ses conséquences, encore qu'il soit abusif de parler de commandement lorsque le destinataire est invité à agir dans une subordonnée hypothétique. Dans l'absolu, c'est bien le même acte de langage directif. Dans la réalité de la mise en mots, c'est autre chose. La reformulation du commandement associé à l'interdit situe le commandement dans l'ordre de la morale, venue d'en haut. Celle du commandement associé à un tour hypothétique invite le sujet à agir, et envisage que ce faire vertueux donnera naissance à un résultat positif (le salut), résultant d'une sorte d'intériorisation de l'amour du prochain converti en actions. Tout cela permet de dégager un éthos, celui d'un être qui prêche par l'exemple, qui parle clairement, fraternellement, d'égal à égal (d'où la reformulation finale qu'en risque « Carrère », adaptée au goût du jour), invitant les croyants à être acteurs d'un processus, en respectant moins des interdits et des commandements qu'en intériorisant le devoir de charité.

3.2. Des valeurs

L'éthos du narrateur, comme la référence à la parole du Christ, pose la question des valeurs (Hamon 1984 ; Jouve 1993 ; Rabatel 2005). Cette question émerge dans la confrontation de « Carrère » à la transcendance et aux autres. C'est également ce que fait le narrateur, lorsqu'il réfléchit sur Luc, sur son rapport à Paul, à Jésus, aux Juifs, à Jacques, ou encore lorsque, à travers Luc, il revient sur son rapport particulier à la foi, sur ses évolutions, comme sur son rapport aux autres. Car il n'est pas sans signification que l'auteur passe d'un niveau de réflexion à l'autre, évoquant tantôt *D'autres vies que la mienne* (voir [9]), *L'Adversaire* (voir [11]), *Limonov* (voir Carrère, *Le Royaume* : 316-317).

(14) Le Luc que j'imagine – car bien sûr c'est un personnage de fiction, tout ce que je soutiens c'est que cette fiction est plausible –, ce Luc ne pouvait s'empêcher quand il entendait Paul dire pis que pendre de Jacques de penser à part soi que Jacques avait un peu raison. Et le contraire, quand Jacques disait pis que pendre de Paul. Cela fait-il de lui un hypocrite ? Un de ces hommes partagés à qui, selon ses propres mots, le Seigneur ne se donne pas ? **Un homme dont le oui tend vers le non et le non vers le oui ? Je ne sais pas. Mais un homme qui pense que la vérité a toujours un pied dans le camp adverse, certainement.** Un homme pour qui le drame mais aussi l'intérêt de la vie, c'est que, comme dit un personnage de *La règle du jeu*, tout le monde a ses raisons et aucune n'est mauvaise. **Le contraire d'un sectaire. En cela, le contraire de Paul – ce qui ne l'a pas empêché d'aimer et d'admirer Paul, de lui rester fidèle et d'en faire le héros de son livre.** (Carrère, *Le Royaume* : 466)

Cette image de Luc intéresse « Carrère », parce qu'elle lui offre l'image d'un être de fidélités durables, qui essaie de concilier des points de vue différents (Jésus, Paul, Jacques, Philippe, les rabbins juifs) – et qui ressemble beaucoup à l'auteur. Ce dernier refuse d'être prisonnier d'une seule logique, aspire à concilier fidélité à soi et aux autres et exigence de vérité, souhaitant échapper d'une part à l'intolérance qui s'appuie sur la certitude d'avoir raison envers et contre tous, d'autre part au défaut inverse, un scepticisme cynique revenu de tout, qui ferait l'éloge d'un relativisme absolu :

(15) Je suis devenu celui que j'avais si peur de devenir.

Un sceptique. Un agnostique même pas assez croyant pour être athée. Un homme qui pense que le contraire de la vérité n'est pas le mensonge mais la certitude. (Carrère, *Le Royaume* : 145)

« Carrère » ne veut pas devenir un sceptique radical, ni abandonner l'idée de se rattacher en raison (et en émotion) à des vérités qui surpassent l'être humain – d'où l'affirmation de la posture de l'agnostique en recherche et le refus du mensonge –, d'où aussi la glose magnifique de la vérité comme refus obstiné de la certitude, puisque les deux poisons qui empêchent l'homme de se dépasser sont d'une part le nivellement du tout se vaut, d'autre part le délire de croire avoir atteint une vérité insurpassable, non négociable, qui doit s'imposer à tous. Émerge ainsi la figure d'un honnête homme toujours en recherche, qui prend en compte la relativité des choses, des vérités, et s'oblige à d'incessantes, inconfortables synthèses, comme fait Luc (« Un homme dont le oui tend vers le non et le non vers le oui ? Je ne sais pas. Mais un homme qui pense que la vérité a toujours un pied dans le camp adverse »). La fascination pour Luc se dit dans une interrogation qui n'est pas loin d'être affirmative, du moins dans la reformulation qu'en fait l'auteur et qu'il prend en charge. Car Luc est « Le contraire d'un sectaire », comme il est dit dans une phrase nominale qui fait écho à la citation (15), comme on le voit en (16) cherchant à concilier son amour de Paul, son intérêt pour ce que lui racontent Philippe, des pédagogues athéniens, ou le rabbin Apollos d'Alexandrie...

(16) Je m'aventure peut-être, mais j'imagine qu'au cours de cette nuit où son projet lui est apparu [de Luc d'écrire sur la vie du Christ], encore confus mais éclatant d'évidence, il a pensé à Paul et que, sans s'expliquer très bien pourquoi, il s'est senti en faute vis-à-vis de Paul. Comme si, en partant sur la trace du Christ qui avait vécu en Galilée et en Judée, en allant vers ceux qui l'avaient connu, il trahissait cette annonce dont Paul était tellement jaloux. Si Paul avait horreur d'une chose, c'est qu'on écoute d'autres prêcheurs que lui, particulièrement s'ils étaient juifs. Pour lui plaire, il fallait se boucher les oreilles, n'en retirer la cire que quand il ouvrait la bouche, lui. Luc aimait écouter Paul, il était prêt pour lui plaire à se boucher les oreilles quand parlait un pédagogue athénien ou un rabbin d'Alexandrie comme Apollos, mais pour rien au monde il n'aurait renoncé à écouter Philippe. Et il sentait que bien que, même si les deux hommes s'estimaient, même si Paul louait l'ouverture d'esprit de Philippe, il n'aurait pas aimé apprendre que Luc se tournait vers Philippe pour en savoir plus sur Jésus. (Carrère, *Le Royaume* : 345)

Cette conciliation des « contraires » (la vérité d'un non qui tend vers le oui, celle d'un oui qui n'ignore pas le non) est bien mal nommée du point de vue de Luc : il ne les considère pas vraiment comme des contraires absolus, puisqu'il cherche à dépasser le conflit par l'émergence d'une interprétation

subsumante cohérente.¹³ Une telle démarche n'est pas sans rappeler les efforts de Carrère pour se rapprocher de son co-traducteur de la Bible (voir [11]), et se trouve confirmée par l'excipit, dans lequel « Carrère » se demande si ce livre, « écrit de bonne foi », a fidèlement approché une idée à laquelle il ne croit plus, si lui-même « est resté fidèle » au jeune homme (croyant) qu'il a été. Et son interrogation, à laquelle succède un blanc typographique sous la forme d'un saut de ligne, se termine par un « Je ne sais pas » (Carrère, *Le Royaume* : 630) qui fait écho au refus du sectarisme évoqué ci-dessus en (14) et (15).

Toutefois, ce « je ne sais pas » n'a rien à voir avec un relativisme généralisé, avec l'idée que tout se vaudrait. L'auteur ne cherche pas à renvoyer dos à dos le oui et le non, il s'efforce, comme le faisait Yourcenar, de les mettre en dialogue (« Lorsque deux textes, deux affirmations, deux idées s'opposent, se plaire à les concilier plutôt qu'à les annuler l'un par l'autre ; voir en eux deux facettes différentes, deux états successifs du même fait, une réalité convaincante parce qu'elle est complexe, humaine parce qu'elle est multiple »). Au fond, ce que « Carrère » veut souligner, relativement à la foi (mais on sent bien que la réflexion dépasse singulièrement la question religieuse), c'est qu'il y a plusieurs manières d'accéder à Dieu, au salut, à la vérité, à la sagesse et qu'il y aurait du danger de réductionnisme ou d'intolérance à se croire porteur d'une vérité totale et définitive ou à rejeter l'idée même d'une vérité qui serait partageable. C'est la grande, l'indépassable leçon de Montaigne.

Mais cette profession de foi-là, toute laïque, va plus loin qu'un discours spéculatif : elle ne prend sens que dans un rapport intense à la vie, dans un rapport à l'expérience qui est au cœur des œuvres comme de la dialectique interprétative. Les interrogations sur la vérité et sur les valeurs sont portées par des œuvres vives, aussi longtemps que les lecteurs herméneutes les lisent en cherchant à articuler des réseaux de sens, des embranchements, en d'autres termes en considérant que les arborescences ne se réduisent pas à des embranchements binaires, mais s'ouvrent sur des parcours et des expériences complémentaires qui aident à penser leur rapport à la vie, et à la vie bonne.

Comme on l'a vu, la démarche ci-dessus repose bien évidemment sur la polyphonie des voix, mais elle passe aussi et surtout par une tentative de compréhension des PDV de l'intérieur, grâce à une démarche empathique, puis par une mise en confrontation des PDV, dans le cadre d'une énonciation problématisante qui trouve dans le cadre du récit où se développer. Tel est l'horizon philosophique et éthique que l'auteur adopte pour comprendre ses personnages mais aussi pour tenter de mieux voir clair en lui-même, et, au

¹³ C'est, toutes choses égales, la même démarche chez Michele Prandi lorsqu'il analyse les conflits cognitifs dans les métaphores : de tels conflits sont interprétés dans un mouvement qui englobe les significations antagonistes dans une pensée cohérente et complexe.

bout du compte, pour donner au lecteur une méthode pour co-construire avec une prudence toute philosophique des vérités partagées.

Références bibliographiques

- Adam, J.-M. et A. Petitjean. 1989. *Le texte descriptif*. Paris : Nathan.
- Authier-Revuz, J. 1995. *Ces mots qui ne vont pas de soi*. Paris : Larousse.
- Baroni, R. 2014. « La guerre des voix. Critique polyphonique et divergences interprétatives dans l'œuvre de Michel Houellebecq ». *CONTEXTES*, <http://contextes.revues.org/5979>. Page consultée le 16 décembre 2015.
- Berthoz, A. 2004. « Physiologie du changement de point de vue ». Dans *L'empathie*, sous la direction de A. Berthoz et G. Jorland. Paris : Odile Jacob : 253-275.
- Brunel, M.-L. et J. Cosnier. 2012. *L'empathie : Un sixième sens*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Capt, V. 2013. *Poétique des écrits bruts*. Limoges : Lambert-Lucas.
- Carrère, E. 2000. *L'Adversaire*. Paris : POL.
- Carrère, E. 2007. *Un roman russe*. Paris : POL.
- Carrère, E. 2009. *D'autres vies que la miennne*. Paris : POL.
- Carrère, E. 2011. *Limonov*. Paris : POL.
- Carrère, E. 2014. *Le Royaume*. Paris : POL.
- Culioli, A. 2002. *Variations sur la linguistique*. Paris : Klincksieck.
- Diaz, J.-L. 2007. *L'écrivain imaginaire : Scénographies auctoriales à l'époque romantique*. Paris : Champion.
- Ducrot, O. 1984. *Le dire et le dit*. Paris : Éditions de Minuit.
- Ducrot, O. 1989. *Logique, structure, énonciation*. Paris : Éditions de Minuit.
- Genette, G. 1972. *Figures 3*. Paris : Éditions du Seuil.
- Hamon, P. 1981. *Introduction à l'analyse du descriptif*. Paris : Hachette.
- Hamon, P. 1984. *Texte et idéologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jouve, V. 1992. *L'effet-personnage dans le roman*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Latour, B. 2006. *Changer de société - Refaire de la sociologie*. Paris : Éditions La Découverte.
- Merleau-Ponty, M. 1960. *Signes*. Paris : Gallimard.
- Prandi, M. 2012. "A plea for living metaphors: Conflictual metaphors and metaphorical swarms." *Metaphor and Symbol* 27 (2) : 148-170.
- Rabatel, A. 1998. *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne et Paris : Delachaux et Niestlé.
- Rabatel, A. 2000. « Cas de belligérance entre perspectives du narrateur et du personnage : neutralisation ou mise en résonance des points de vue ? ». *Linx* 43 : 103-121.
- Rabatel, A. 2004. *Argumenter en racontant*. Bruxelles : DeBoeck.
- Rabatel, A. 2005. « La construction inférentielle des valeurs : pour une réception pragmatique des textes (littéraires) ». *Cahiers de narratologie* 12 : 1-18. <http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id>. Page consultée le 20 décembre 2015.
- Rabatel, A. 2008. *Homo narrans : Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme et polyphonie dans le récit*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas.
- Rabatel, A. 2012. « Positions, positionnements et postures de l'énonciateur ». *Travaux neuchâtelois de linguistique* 56 : 23-42.

Arborescences

Revue d'études françaises

ISSN: 1925-5357

- Rabatel, A. 2013. « Éthique, point(s) de vue et rapport aux différents régimes de vérité ». Dans *Le rapport éthique au discours*, sous la direction de C. Guérin, G. Siouffi, et S. Sorlin. Berne : Peter Lang : 65-80.
- Rastier, F. 2013. *Apprendre pour transmettre : l'éducation contre l'idéologie managériale*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Saussure, L. de. 2010. « Méta-représentations et hiérarchisation des contenus ». Dans *La question polyphonique ou dialogique en sciences du langage*, sous la direction de M. Colas-Blaise, M. Kara, L. Perrin et A. Petitjean. Metz : CELTED, Université de Metz : 95-115.
- Tisseron, S. 2010. *L'empathie au cœur du jeu social*. Paris : Albin Michel.
- Velcic-Canivez, M. 2006. *Prendre à témoin*. Paris : Ophrys.
- Zribi-Hertz, A. 1992. « Grammaire et empathie : à propos du pronom français *celui-ci* ». Dans *De la musique à la linguistique : hommage à N. Ruwet*, sous la direction de L. Tasmovski et A. Zribi-Hertz. Gent : Universiteit Gent : 568-582.